
INTRODUCTION

Qu'est-ce que l'homme ? Est-il *un* comme le pensait Chrysippe, ou *double*, selon Galien, est-il plutôt *corps* ou plutôt *âme*, ou encore un mélange des deux, et alors dans quelles proportions ? L'homme est-il un être entièrement naturel et mortel, ou un élément de lui-même le rattache-t-il à la vie surnaturelle et à l'immortalité ?

Beaucoup de penseurs anciens répondent à ces questions sur la nature de l'homme en le décrivant comme un fantôme : « Êtres liés au temps ; qu'est-il et que n'est-il pas ? L'homme est le songe d'une ombre », nous dit Pindare¹, tandis qu'un personnage de Sophocle soupire : « Je vois bien que nous ne sommes, nous tous qui vivons ici, rien de plus que des fantômes ou que des ombres légères². » Marc Aurèle nous décrit même un homme étranger à lui-même, de passage dans un monde inconnu, l'assemblage éphémère d'une matière vouée à disparaître :

« Le temps de la vie de l'homme, un instant ; sa substance, fluente ; ses sensations, indistinctes ; l'assemblage de tout son corps, une facile décomposition ; son âme, un tourbillon ; son destin, difficilement conjecturable ; sa renommée, une vague opinion. Pour le dire en un mot, tout ce qui est de son corps est eau courante ; tout ce qui est de son âme, songe et fumée. Sa vie est une guerre, un séjour sur une terre étrangère ; sa renommée posthume, un oubli³. »

Pourtant, malgré cette fragilité et cette petitesse, de l'homme pourrait subsister une trace, une ombre, ou encore un double que décrit Pindare :

« Le corps de chaque homme, subit l'appel de la mort qui a toute maîtrise ; mais une image de la vie (*aiônos eidôlon*) subsiste encore, vivante, car cela seul

1. *Pyth.*, VIII, 95-96.

2. *Ajax*, 125-126, trad. Mazon. Cf. Platon, *Ménon*, 100 a, *Phédon*, 62 b.

3. *Pensées pour moi-même* (II, 17, trad. Mario Meunier).

vient des dieux. Elle sommeille quand les membres sont actifs ; mais quand l'homme dort, elle montre souvent, dans des rêves, quelque décision de joie ou d'adversité à venir⁴. »

À la perspective angoissante d'un anéantissement brutal et absurde, la pensée préfère la survie d'un *aliquid*, d'un quelque chose de l'homme, quel qu'il soit.

Du psychique au physique : les fantômes antiques ont-ils une pesanteur dans l'Antiquité ?

Ces premières interrogations sur une survie de l'être après la mort nous conduisent à rechercher dans la philosophie grecque ce qu'est l'âme, de quoi elle est faite, de quoi elle dépend. Est-elle visible, palpable ? Nous trouvons normale l'idée d'un esprit sans corps, d'une âme voyageuse. Cette notion était embarrassante pour les Anciens, qui attribuaient donc une forme, une couleur, un poids et des contours à l'âme matérielle. Pour les Anciens, il était évident que le support de l'âme était matériel. La différence est qu'ils n'en voyaient pas le contenu, la conscience, telle que nous la concevons aujourd'hui. Le physique l'emportait sur le psychique dans l'imagination de la part surnaturelle de l'homme, mais cette substance n'était pas vide, loin de là.

La première définition de l'âme est d'ordre géométrique : Démocrite l'imagine composée d'atomes de forme sphérique, car ils sont ainsi capables de se mouvoir à travers le corps et de lui donner une impulsion. La qualité de cette matière influence et détermine la pensée au point que pour Lucrèce, c'est parce que l'âme est faite d'atomes très ténus et de forme ronde que la pensée est aussi rapide. Du physique, nous en revenons alors au psychique : ce sont les qualités matérielles des atomes de l'âme qui permettent finalement son identification à l'intelligence. Si l'âme est matérielle, elle a un poids : le corps mort, dépourvu d'âme, est-il plus léger que le corps vivant⁵ ? Les fantômes ont-ils une pesanteur ?

La séparation de l'âme et du corps au moment de la mort n'est pas non plus une évidence pour les penseurs antiques, et certaines expériences attestent l'ambiguïté de ce passage vers l'altérité, comme les phénomènes de mort apparente, la poussée des ongles et des cheveux après le décès⁶, ou encore la mastication et les claquements de dents⁷. Ces faits indiquent la persistance d'une vie de l'âme dans le corps. Les *imagines* des défunts sont-elles

4. Pindare, frg 116 B.

5. Dans l'Égypte ancienne, si on pèse un homme une heure avant sa mort et un instant après, on remarque que le poids n'a pas changé, la balance est égale, « le trépas n'a modifié en rien l'état du corps physique » (GUILMOT M., « La signification des métamorphoses du défunt en Égypte ancienne », p. 5). Pour Montherlant, « c'est le poids des mots qu'ils n'ont pas prononcés qui fait les morts si lourds dans leur cercueil ».

6. Tertullien, *De l'Âme*, 51 = A 160.

7. Cf. RANFT M., *De Masticatione mortuorum in tumulis, De la mastication des morts dans leurs tombeaux*, 1728, texte traduit du latin et présenté par Danielle Sonnier, Éd. Jérôme Millon, 1998.

de simples représentations matérielles ? De quelle partie de l'âme, de quelle partie du corps sont-elles la semblance ?

Le fantastique est dans l'œil

La vie surnaturelle, dans ce monde invisible dont des parcelles apparaissent çà et là dans les textes anciens, se dessine alors comme un vaste champ d'investigation passionnante, en marge de la nature. De cette vie surnaturelle surgit l'image d'un homme double, à l'âme dotée de multiples apparences, qui fuient sous notre étreinte, mais laissent des traces que nous pouvons recenser. On peut douter de l'existence de ces traces dans l'Antiquité, mais, de toute façon, ce surnaturel est surtout dans notre regard : le regard que nous portons sur les textes antiques n'est pas toujours assez attentif à la place des morts, au fantastique trop souvent considéré à l'aune des problématiques modernes. Or « le fantastique n'est pas dans l'objet, il est toujours dans l'œil⁸ ». Un parcours initial à travers la pensée grecque de l'âme nous permettra de préparer cet œil nouveau, un œil intérieur. Plotin nous indique la manière dont il faut préparer ce voyage :

« Il faut cesser de regarder et, fermant les yeux, échanger cette manière de voir pour une autre, et réveiller cette faculté que tout le monde possède, mais dont peu font usage. [...] Il faut que l'œil se rende pareil et semblable à l'objet vu pour s'appliquer à le contempler⁹. »

Puisque le fantastique est une question de regard et d'imaginaire, nous interrogerons le regard des écrivains latins sur ce monde inconnu qui les entoure et tenterons de repenser leur rapport à la mort, tel qu'il évolue au cours des guerres civiles et du Principat. Car la mort, instant du passage vers un monde inconnu, est partout présente dans le monde antique, comme l'écrit P. Veyne¹⁰ : « La perspective résignée d'une mort violente faisait partie de la mentalité du temps, et la mort en cet empire rôdait partout pour tout le monde, petits et grands. » Cette mort, dans sa dimension rituelle et religieuse, a fait l'objet d'études approfondies, sur lesquelles nous avons pu nous appuyer, mais notre regard se fixera, non sur cet instant du basculement tel qu'il est vécu par les vivants, mais sur ce qui le suit, pour les morts.

Plutôt que la magie et la religion, la littérature

Notre lecture des textes antiques réunit trois conditions qui fondent cette perspective surnaturelle : en tant que lecteur, nous doutons de ce que nous lisons, nous acceptons provisoirement le spectacle inédit offert à nos yeux,

8. HELLO E., cité par PONNAU G., *La Folie dans la littérature fantastique*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 36.

9. *Enn.*, I, 6, 8-9.

10. *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 65.

en mettant en question sa réalité ; nous nous identifions au personnage fictif qui accomplit notre indécision dans les faits de la fiction et faisons nôtres ses réactions ; enfin notre regard n'existe que par celui de l'auteur et de ses personnages, qui nous donnent à voir ou à entendre un *mundus fallax*, un monde faux auquel, brièvement, nous croyons comme à la réalité qui nous entoure. Or ces trois conditions font des textes que nous lisons les fragments d'une littérature fantastique¹¹, qu'il faut traquer au milieu d'une littérature plus vaste qui enclôt en elle les moments de déséquilibre au cours desquels une révélation peut avoir lieu. Les morts sont des invisibles, mais ne sont pas des absents. La difficulté consiste à prêter l'attention à leur présence.

La culture romaine est très influencée par l'emprise du surnaturel. Il s'agit pour nous d'interroger la philosophie et la littérature gréco-romaines pour tenter de définir la vie surnaturelle de cette Antiquité, du moins pour voir en quoi la croyance antique en une âme survivant au corps défunt a pu influencer la perception des événements historiques et l'évolution de la littérature latine. Cette question de l'âme et du surnaturel nous conduira à la croisée des discussions sur la connaissance, la physique et la théologie.

La magie et la religion peuvent apparaître comme des points centraux dans une réflexion sur le monde surnaturel. La religion désigne en effet actuellement l'ensemble des rapports de l'homme avec l'invisible. Mais le mot *religio* exprime un scrupule, une hésitation inquiète devant une manifestation inconnue¹². Ce n'est pas seulement ce scrupule, cette vigilance qui nous intéressent, mais le résultat auquel une telle inquiétude peut conduire l'homme : que découvre-t-il derrière les apparences ?

On oppose habituellement magie et religion, comme J. G. Frazer : « Magie et religion admettent toutes deux l'existence de puissances surnaturelles, mais la religion se distingue de la magie par l'absence de rationalité et de but pratique – et elle s'en sépare surtout en ceci que l'homme religieux se soumet humblement aux puissances surhumaines divines, tandis que l'homme magicien essaie de plier ces puissances à sa propre volonté et à ses propres intérêts¹³. » Il nous faudra évoquer cette double attitude de l'homme, qui se soumet aux puissances surnaturelles ou tente de les dominer, mais magie et religion à Rome ont été largement étudiées et nous ne les mentionnerons que dans la mesure où elles peuvent apporter un éclairage ponctuel sur le rapport que l'homme entretient avec la vie surnaturelle, indépendamment des règles imposées par les cultes officiels ou les superstitions.

Religio finit par désigner l'ensemble des pratiques cultuelles et des représentations religieuses romaines. Mais notre étude ne portera pas tant sur

11. La réunion de ces trois conditions définit les textes fantastiques, selon T. Todorov (cf. GRIVEL C., *Fantastique-fiction*, p. 27).

12. Cf. DUMÉZIL G., *La religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 1966, p. 54.

13. « Le magicien dépasse l'expérience religieuse en la transcendant » (MARTIN M., *Magie et Magiciens dans le monde gréco-romain*, Paris, Éditions Errance, 2005, p. 279).

les rites sociaux, les habitudes culturelles, que sur la réflexion profonde que l'homme peut mener, à travers des explorations philosophiques et littéraires, sur la partie inconnue de lui-même et du monde, qui tend à lui prouver qu'il existe autre chose après la mort, au-delà du monde sensible. Notre intérêt portera sur sa soif de connaissance, ses techniques d'accès au surnaturel, une curiosité que n'exprime pas la religion¹⁴. La *religio* n'attire pas l'homme romain vers une exploration de l'invisible, mais lui prescrit une attitude à adopter face à lui, qui ne sera pas notre sujet.

Le mystère de la rencontre entre les vivants et les morts

Accéder au surnaturel permettrait à l'homme d'atteindre un savoir concernant les incertitudes angoissantes de son devenir, dans une rupture de l'équilibre entre les vivants et les morts. La vie surnaturelle domine-t-elle les contraintes de la matière ? C'est la croyance à ce mystère, qui détermine la vie humaine, que nous allons interroger. Ce mystère n'est pas forcément attribué aux dieux, à la magie ou au destin par les Grecs et les Romains. Il est en partie dans l'âme humaine, et dans autre chose qu'il faudra déterminer. Autre chose sur quoi les auteurs anciens nous renseigneront en partie, mais qu'ils nous conduiront peut-être aussi à créer nous-mêmes, au fil de la pensée, en lisant leurs œuvres. Réfléchir à la vie surnaturelle, c'est donc réfléchir à une altérité qui n'est ni sociale ni raciale, mais mythique et philosophique, « au lieu de l'homme autre, l'autre de l'homme¹⁵ ». J.-P. Vernant fait de Gorgô un symbole de cette altérité surnaturelle, masque mortuaire qui fascine et que les hommes contemplant comme un miroir. En s'y regardant, vivants, ils se rencontrent eux-mêmes, morts.

Ce mystère est aussi celui de la rencontre entre les vivants et les morts : elle leur apporte connaissance, consolation, mais la littérature antique nous raconte que ces retrouvailles sont toujours éphémères et conduisent le plus souvent au silence, comme le découvrent Orphée et Eurydice, Didon et Énée. Le vivant ne peut qu'effleurer la connaissance de l'au-delà, mais cette souffrance causée par la perte des morts est la condition de la création poétique et littéraire.

Pour comprendre cette difficile relation entre les morts et les vivants, nous ferons se rencontrer des auteurs d'époques différentes, parfois très éloignées dans le temps, selon que leurs réflexions pouvaient se correspondre et dialoguer, par-delà les siècles, afin de faciliter le cheminement de la pensée vers

14. « Pour les Romains de l'antique tradition, la religion n'est pas un corps de doctrines sur les dieux ou le divin, ni une mystique théosophique non plus qu'une technique d'accès au surnaturel. Ils n'adorent pas un dieu en soi et pour soi, en vue de s'unir à lui spirituellement dans l'extase ou l'effusion » (TURCAN R., *Religion romaine*, t. 2, Leyde/New York/Copenhague/Cologne, E. J. Brill, 1988, p. 3).

15. VERNANT J.-P., *La Mort dans les yeux, Figures de l'Autre en Grèce ancienne*, Paris, Hachette, 1998, p. 29.

l'élaboration d'une vision du monde des ombres. Certains rapprochements pourront surprendre, mais il nous a paru nécessaire de cheminer entre les auteurs grecs et latins, de parcourir les siècles pour mieux saisir toutes les implications d'une pensée.